

## **32<sup>es</sup> Rencontres de Saint-Alban**

### **L'institution sans transfert**

**16,17 juin 2017**

**Les 32<sup>es</sup> Rencontres de Saint-Alban, qui n'ont jamais mieux porté leur nom que cette année, ont permis de triturer collectivement la notion de transfert, et produit des réflexions de qualité.**

***Un compte rendu de Dominique Friard, superviseur d'équipe, Avignon.***

La psychothérapie institutionnelle serait en perte de vitesse, morte et bientôt enterrée. Les quelque 400 participants aux 32<sup>es</sup> Rencontres de Saint-Alban, parmi lesquels de nombreux jeunes soignants, ont témoigné que la bête du Gévaudan court toujours et que le mouvement reste bien vivant.

La psychothérapie institutionnelle n'a jamais été dominante. Elle n'a regroupé, au meilleur de son influence, qu'une poignée de psychiatres. Influent parfois. Le dispositif qui la sous-tend est tellement exigeant que peu d'équipes s'y sont risquées. Participation du collectif de patients aux décisions, déhiérarchisation, création de constellations transférentielles... Les nombreux stands d'éditeurs ont illustré à l'envie que la réflexion politique, historique, pratique et théorique qu'elle suscite se conjugue au présent.

#### **Le travail en ateliers**

Nous aurions pu effectivement craindre qu'après le décès de Jean Oury, la psychothérapie institutionnelle devienne un mouvement d'anciens combattants qui rabâchent à longueur de congrès la même plainte décliniste. Non seulement il n'en fut rien, mais elle n'a jamais été autant elle-même que cette année. Si, comme l'affirmait Oury, les infirmiers ne sont pas plus cons que les psychiatres, cela se voyait peu à Saint-Alban. Les fondateurs de la psychothérapie institutionnelle, les figures tutélaires du mouvement captaient l'attention, monopolisaient la parole, faisant souvent un usage

immodéré de leur capital symbolique. Ils squattaient souvent les séances plénières pendant que les équipes investissaient les ateliers. Il est vrai que leurs propos contenaient nombre de pépites qui, fondues, transformaient nos pratiques et les outils qui permettent de les penser.

Depuis quelques années, les séances plénières encadrent les premières et dernières demi-journées. L'essentiel du travail s'effectue lors des 4 ateliers auxquelles participent quatre ou cinq équipes qui ont six heures pour présenter leurs interventions et en débattre avec leurs pairs. Trois modérateurs ont pour mission de synthétiser, questionner, relancer et lier avec la sous-thématique spécifique à chaque atelier. Ceux-ci constituent un vrai temps de partage des expériences et d'élaboration. Deux intervenants invités par l'association culturelle en extraient le suc et en font respirer le parfum lors de la dernière plénière. Nombre de journées de réflexion sont organisées autour d'ateliers mais l'association culturelle de Saint-Alban est une des très rares associations à défrayer et loger les équipes retenues. Elles sont ainsi moins dépendantes des établissements qui les emploient.

À l'atelier « De l'exil au bannissement » j'ai entendu quatre remarquables interventions :

– « *Au cadre, tu devras te bras de faire...* » présentée par une soignante de Soisy-sur-Seine (Essonne) relate l'utilisation abusive de règles variables qui tyrannise un groupe de patients « insortables » ;

– « *Un voyage dans le temps du transfert* » proposée par Françoise Attiba (Marne) revisite un épisode de son enfance, dans lequel des petits mouchoirs servent de marqueurs de classe sociale ;

– « *Dans le feu de l'action... Comment soigner dans l'exil ?* » exposée par les soignants de l'unité « Les tilleuls » à Valvert (Bouches-du-Rhône) décrit comment une équipe soignante et le collectif de patients hospitalisés fait face aux conséquences d'un incendie qui a dévasté leur unité de soins ;

– « *Jeux vidéo, face à l'impossible* » relatée par l'équipe de l'IME Adir, à Ollioules (Var) constitue une des plus remarquables et plus actuelles réflexions, pratique et théorique, sur les jeux vidéo, l'utilisation des avatars et l'accompagnement des adolescents qui s'y adonnent. Loin de condamner cet usage, les éducateurs l'accompagnent, en prenant en compte les spécificités de chaque adolescent, en le transformant en outil au service de la socialisation et de la maturation de chacun. Un bijou.

## **L'institution sans transfert ?**

Les soignants étaient réunis autour du concept de transfert, un des principes fondamentaux de la psychothérapie institutionnelle. « *Qu'est-ce qui se passe entre quelqu'un et quelqu'un ?* » interrogeait sans cesse Tosquelles. « *Le transfert, précise l'argumentaire, est issu de la rencontre et permet qu'elle s'articule au dicible, à l'existence, au dépassement.* » Il ne peut être mis en jeu que dans une certaine connivence, dans une ambiance qui renvoie au mouvement. « *Pour qu'un collectif puisse rester un « dispositif ouvert », il lui faut une dynamique interne qui ne cesse de se construire dans les rencontres, le partage et les échanges, dans une complexité revendiquée qui ne cesse d'en élargir les limites.* » Si le transfert est répétition, il est aussi expérience actuelle et expérience de création, c'est le transfert qui peut nous remettre au travail. Les concepts d'institution et de transfert ont été articulés à quatre thèmes :

- « *Franchir ou renoncer* » décrit ce moment où l'engagement avec un patient fait franchir le passage du monde ordinaire au monde de la psychose qui implique trop souvent l'enfermement là où l'ouverture serait requise ;
- « *De l'exil au bannissement* » prône que tout accueil est accueil de l'exilé, de l'aliéné ; malgré les entraves imposées à nos pratiques, il s'agit alors de contourner nos empêchements, nos renoncements institutionnels et parfois nos réactions serviles ;
- « *De l'interdit à l'impossible* » fait le constat qu'en remplaçant les interdits par des impossibles, le discours administratif tend à exclure du travail soignant toutes les formes de transgression et de conflictualité ; le travail d'analyse et d'interprétation transférentielle en est invalidé ;
- « *De la subversion à la perversion* » demande ce que devient la subversion de l'aliénation asilaire quand la perversion des dispositifs institutionnels conduit au déni de l'inconscient et au bannissement de l'analyse institutionnelle.

## **Programmer la rencontre**

Oury nous invitait à programmer le hasard et les rencontres qu'il suscite. Les organisateurs s'y sont employés de mille et une manières. Des repas aux différents spectacles proposés après les journées, tout a été fait pour que les participants fassent connaissance indépendamment des statuts, des rôles et des fonctions. J'ai ainsi dîné avec un philosophe, une psychomotricienne, une psychologue et trois infirmières. L'un exerçait en région parisienne, les autres dans différentes régions de France où la

psychiatrie survit plus ou moins bien. Tous s'interrogeaient sur le soin et la place que la relation avec le patient occupe au quotidien. Parmi les spectacles proposés, j'ai particulièrement apprécié celui de Tolten : *Récital de la chasse aux mots*, inspiré au psychologue slameur par un long poème de Tosquelles soi-même. Cette performance vocale et scénique prit une saveur particulière d'être livrée au sein de la bibliothèque voûtée de Saint-Alban. Collés aux murs et plafonds, les coloriages des enfants chers au cœur de Tosquelles célébraient l'enfant que le psychiatre/poète n'a jamais cessé d'être. Des projections de films, le spectacle *La méningite des poireaux*, des travaux en résidence, un apéro debout inspiré par *Nuit debout*, également vivement appréciés ont permis de multiplier les échanges impromptus.

### L'Agora

Tous se sont enfin retrouvés pour l'Agora qui ponctua la dernière demi-journée. Les avancées des deux jours devaient être reprises après la projection du film « *Saint-Alban, une « Révolution psychiatrique »* » sur la rencontre de Balvet, Tosquelles, Bonnafé et Chaurand, quatre psychiatres qui combattirent le nazisme et la surmortalité des malades mentaux dans les asiles français durant la Seconde Guerre mondiale. L'évocation historique tourna court quand des soignants firent remarquer que la censure n'était pas seulement un phénomène des années 1940. Quelques jours plus tôt, le directeur d'un Centre Hospitalier avait exigé qu'un texte présenté l'année précédente ne soit pas publié dans les Actes des Journées. Le message fut lu par un membre de l'association culturelle. Le texte qui présentait le parcours difficile d'une patiente souffrant d'un syndrome de Diogène et les répercussions transférentielles de cette prise en charge sur l'équipe ne fit pas débat. Il fut par contre beaucoup question de ce directeur, de sa façon d'exercer la gouvernance dans son établissement, de la qualité des soins, notamment du nombre d'isolements et de contentions qui y sont administrés, et de l'impossibilité d'y analyser le transfert. Le texte censuré acquit d'autant plus de force que nul ne l'avait lu. Les fantasmes coururent bon train. Certains le réécrivirent même à leurs propres fins. Un texte mythique était né...